

PROLOGUE

Dans un large boulevard de la ville à quatre bandes de circulation, le feu pour piétons vient de passer au rouge.

Je donne un petit coup du poignet droit à la manette d'accélération de ma moto. Le moteur vrombit. J'appuie la pointe du pied gauche sur le levier de la boîte de vitesses et le petit clac habituel me renseigne que l'engin est bien en première. Je ne jette même pas un coup d'œil au tableau de bord.

Du coin de l'œil je remarque une jeune fille sur le trottoir. Elle claudique légèrement en s'avancant vers le passage à piétons. Son épaisse et luxuriante chevelure rousse, j'allais écrire « crinière » flotte au vent. Non-non ! Pas un roux « poil de carotte » mais une tignasse fauve foncée, luisante de santé, auburn même, que la brise d'automne agite si joliment.

Je ne sais finalement pas si mon attention a été attirée par son étonnante toison couleur feuilles d'automne ou par son infirmité mais toutefois, je l'ai remarquée dans la foule. Le feu est rouge pour tout le monde et la fille, supputant, je suppose, qu'elle pourrait encore traverser avant le vert pour les autos, s'élance au moment où la lumière passe au vert pour les motorisés. J'ouvre les doigts de la main gauche en tournant en même temps la poignée des gaz. Mon cheval d'acier bondit. D'un

réflexe, je serre au maximum le frein avant de ma bécane. Elle pile net et j'ai l'impression même que l'arrière se soulève. Effrayée, le belle rouquine marque un temps d'arrêt et plonge ses yeux hagards dans les miens, s'attendant certainement à subir les coutumières insultes de ceux assis dans une cage à moteur. L'automobiliste à ma gauche a, lui-aussi, pu stopper net et visse sa tempe de l'index pour lui désigner tout le bien qu'il pense de son QI. Subjugué par sa luxuriante chevelure et probablement par le désarroi que je lis sur son visage, je lui décoche un large sourire partagé entre la pitié que m'inspire son handicap et par sa visible émotion. Je reçois en retour un joli sourire plein de charme et d'excuses. Puis, au lieu de remonter sur le trottoir, je ne sais quelle mouche la pique, elle poursuit sa laborieuse traversée à peine entamée.

Je suis tiré de mes observations et arraché à mon nuage rose par les hurlements de l'habituel et furieux concert de klaxons déclenché par les automobilistes hargneux derrière moi. J'embraye, accélère en puissance et je flanque cinquante mètres dans la vue des malades de l'olifant avant qu'ils n'aient pu démarrer.

-Eh bien, les agités débiles ! Où restez-vous à présent ?, je grogne pour moi-même.

CHAPITRE 01

Lors de mon arrivée au bureau ce matin, je découvre Laure déjà au labour. Elle m'a précédé comme d'habitude. Je lui octroie un léger baiser sur la joue en lui souhaitant un « *bonjour Laure* » comme chaque jour également.

Machinalement, sans même vraiment réaliser ma présence, je crois, elle me retourne ma bise, comme ça, en l'air et se replonge, corps et esprit, dans son travail.

Depuis quatre mois, je partage ce petit bureau avec Laure, la secrétaire du patron, où nous bossons pour une revue hebdomadaire qui renseigne aussi les programmes de télévision.

Une expression du 19^{ème} siècle prétendait : « *Il ne faut pas mettre la charrue avant les bœufs* » et je vais suivre ce conseil. Je commencerai donc mon histoire par me présenter. Logique, me semble-t-il, en effet.

Je réponds au nom et prénom de Vamaas Emmanuel, dit « Manu », bien évidemment. Fils unique, je suis né en Afrique d'un père ingénieur et d'une mère enseignante. J'y ai passé toute ma jeunesse, ne connaissant mon pays d'origine, la Belgique, que par l'image artificielle entrevue au travers des congés « fin de terme » de deux ans de mes parents. Après mes Humanités Modernes Scientifiques réussies plutôt laborieusement, j'ai entrepris à l'université des études d'ingénieur. Comment serait-il possible d'y échapper avec un

père ingénieur qui considère son métier comme une vocation pour ne pas dire « apostolat » et s'y adonne avec toute l'énergie qu'il est capable de fournir. Il considère les ingénieurs comme la crème de la société. Dans sa hiérarchie personnelle des valeurs, sa caste précède de très loin celle des médecins, puis, tout le reste constitue pour lui la valetaille : les « *petits* ». Pour mon père tous ceux qui n'ont pu décrocher la peau d'âne d'ingénieurs sont des « *petits* ». Jamais il ne dirait, par exemple, un comptable, mais toujours un « *petit* » comptable, ou un « *petit* » employé, un « *petit* » fonctionnaire, un « *petit* » caissier. Ajouter à ce « *petit* » une lippe de profond mépris viscéral et vous aurez une idée de la destinée rêvée pour moi, par l'auteur de mes jours. Donc, je suis entré à l'université, pas vraiment motivé, dois-je le préciser ?

Après deux premières années d'études d'ingénieur – je précise : deux fois la première, sans réussir à atteindre la moyenne indispensable pour monter à l'échelon supérieur qui m'approcherait de cette élite tant prônée par mon géniteur. La principale cause de ces échecs est, je pense, la déficience de mon QI, loin d'éclairer l'avenue où nous habitions. J'ai entrepris ensuite des études d'ingénieur technicien.

Mon père s'en était fait une raison et, après tout, il aurait toujours pu annoncer à ses collègues et en société : « *Mon fils est également ingénieur* » sans spécifier son grade de « *petit* » ingénieur seulement. Malheureusement, je n'ai pas été plus capable de décrocher le titre d'« ingénieur

technicien » qu'« ingénieur universitaire ». Mon rêve était plutôt porté vers la littérature ou le journalisme. Au grand désespoir et à la grande désillusion de mon pauvre père, j'ai suivi des cours de journalisme par correspondance et mon vieux s'est enfin résigné à l'inévitable : son fils unique, la prunelle de ses yeux, dépositaire de tous ses espoirs, ne deviendrait qu'un « *petit* » gratte-papier.

Heureusement, dans ma famille, existe un Oncle Léon, le frère de ma mère. Il est directeur et propriétaire d'un magazine hebdomadaire. Depuis ma tendre enfance, j'avais toujours ressenti une grande admiration et une réelle amitié pour cet oncle. Jamais je n'avais ajouté son titre de « oncle » à Léon comme la bienséance l'aurait voulu et comme mes parents, un peu rétrogrades à ce sujet, me l'avaient ordonné.

En catimini alors, pour ne pas créer d'autres incidents diplomatiques, j'avais écrit à Léon, pour lui demander si, par hasard, il n'avait pas un emploi à me dégouter dans sa boutique. Et « par hasard », il en avait un, susceptible de me convenir.

Pour tout avouer mon père et Léon, sans être pour autant des ennemis déclarés, ne s'appréciaient guère. Mon père l'avait traité un jour de « *petit journaliste* » et Léon, qui l'avait appris, n'avait guère apprécié, du tout, le compliment.

Léon m'avait promis de ne pas me placer dans la salle bruyante et anonyme des rédacteurs et pigistes mais dans un bureau séparé. Je le partagerais avec Laure, sa collaboratrice directe.

Mon travail serait, avant tout, de « voler » (comme il disait) le métier auprès de sa secrétaire, d'une grande compétence professionnelle, et, m'avait-il fait miroiter, dans une dizaine d'années, lorsqu'il prendrait sa retraite, j'hériterais de son canard puisqu'il n'avait pas d'enfant. En principe, Laure ne serait pas mon supérieur mais en réalité, je devrais exécuter les tâches qu'elle me commanderait. De son côté, Léon me confierait des travaux dans lesquels personne ne fourrerait le nez, histoire de donner l'illusion de l'étendue de mes connaissances, aptes à effectuer des travaux très secrets et de toute confiance.

Mes appointements, m'avait-il aussi prévenu, seraient « honnêtes » sans plus : *« je ne m'appelle pas Mère Theresa. Je te donne simplement ta chance. A toi de la saisir ! »*.

Autre détail : mon cher oncle m'avait découvert un petit appartement mansardé du Brabant Flamand, dans la villa d'une de ses relations professionnelles. J'occuperais l'étage pour un prix fort modique. Il était convenablement meublé mais inoccupé. Ce collègue l'avait aménagé pour son fils ... qui n'en avait jamais voulu. Toutes les semaines une « *technicienne de surface* » - puisqu'actuellement il n'existe plus de « *nettoyeuse* » depuis qu'elles ont obtenu le grade de « *technicienne de surface* », comme si « nettoyer » était dégradant - viendrait « *techniquer* » donc, « *ma petite surface* » pour éviter à mon gîte de tourner en deux semaines en « *trou de cochon* », pour reprendre ses paroles.

En ce qui concerne le reste de « l'intendance », si je puis dire, je devrais me débrouiller : cuisiner, laver mon linge, bref, accomplir tous les travaux inhérents à la vie d'un célibataire.

Mon père, lorsque je le mis au courant de mes intentions, ne s'y opposa pas. Dans sa déception, je crois, tout ce qui me concernait, question profession, lui était devenu presque égal. Il s'était même montré magnanime, je trouve. Il avait viré sur mon compte suffisamment d'argent pour m'acheter une bonne voiture moyenne destinée à mes déplacements de mon domicile à mon lieu de travail.

Mais, à la place d'une bonne voiture moyenne neuve, je m'étais payé une petite Nissan Micra d'occasion et un « gros cube » Honda, d'occasion également.

Dernier détail : personne ne devait savoir, dans la maison d'édition, mon état de vilain « pistonné ». J'agirais en simple jeune journaliste mais chargé aussi de missions délicates et confidentielles, ce qui justifiait une place dans un bureau spécial et non perdu dans la grande salle butineuse.

-« Tu commenceras au bas de l'échelle, et tu feras les « chiens écrasés » comme tous les nouveaux. La balle sera ensuite dans ton camp. Je te préviens encore que si tu n'acquires pas les compétences indispensables, jamais tu ne me remplaceras. Si tu es d'accord, tope-la, mec ! », m'avait encore prévenu Léon.

Et depuis quatre mois, en effet, je m'occupe des potins mondains, des amours des stars, de leurs mariages et de leurs divorces, de leurs coucheries ou même de leurs diarrhées. Je rassemble aussi des renseignements concernant certains événements et commérages censés passionner les foules, comme des accidents spectaculaires avec beaucoup de morts de préférence, bien sanguinolents et tout.

Comme je l'ai promis à Léon et à mes parents, je travaille avec conscience et courage et ne regarde pas à accomplir des heures supplémentaires pour que sorte à temps le « Léon's canard ».

Puisque nous faisons connaissance, je signalerai un autre aspect de ma « petite » personne. Physiquement, sans pouvoir me comparer à Adonis, je ne me plains pas de la distribution. Taille moyenne pour notre époque : 1,78m, pas mal bâti, cheveux châtain clair plutôt indisciplinés, yeux bleu-vert, selon la lumière qui les frappe, d'après les affirmations de mes copines d'Afrique, belle denture (ah oui – ma fierté ! Et une partie de mon charme... d'après mes conceptions, cette fois).

En résumé, je ne suis pas repoussant mais néanmoins, les filles ne se retournent pas sur moi dans la rue... du moins pas celles sur qui, moi, je me retourne. Après tout et logiquement, comment pourrais-je le savoir si je ne me retourne pas ?

Et depuis quatre mois, donc, je le répète encore, je travaille à longueur de journée en face de Laure. Mouais ! Elle n'est pas mal avec son visage ovale encadré d'une lourde chevelure d'un noir de jais

qu'elle rassemble en une grande queue de cheval pendant les heures de bureau. Ses yeux sont tout aussi noirs, surmontés de sourcils bien dessinés, de longs cils qui n'ont rien d'artificiel non plus, un nez un rien trop long mais bien droit et une bouche aux lèvres ourlées qui s'ouvrent sur une série impressionnante de dents soignées. Elles feraient certainement le bonheur des pubs pour une marque de dentifrice. Un corps de femme, ni squelettique – comme c'est la mode de nos jours - ni enveloppé comme du temps des canons de Rubens. On pourrait la juger jolie, oui mais !

Malheureusement, ce tableau flatteur est tempéré par une attitude, comment dirais-je, de premier de classe, type « manche à balle », boulot-boulot et « service-service ». Je ne m'étonne nullement qu'elle soit toujours célibataire malgré le charme qui rayonne de sa personne. Bref, une beauté de statue, beauté et froideur. Je sais aussi qu'elle est mon aînée de deux ans, donc, près de coiffer Sainte Catherine, comme on disait du temps de mes grands-parents. Cette tare ne semble d'ailleurs absolument pas la tracasser.

Notre relation est cordiale, sans plus, même si parfois il nous arrive de bavarder amicalement lorsque le journal nous laisse le loisir de respirer quelques minutes. Elle vit encore chez ses parents, sort peu, sinon parfois le samedi avec des copains et copines mais jamais elle ne m'a proposé de les accompagner. Je fais uniquement partie de son univers « travail » et elle ne mélange pas les torchons avec les serviettes.

Pour ma part, je vis pratiquement en solitaire. J'éprouve de grandes difficultés à m'intégrer dans la vie agitée de Belgique. Par exemple, il m'est difficile de comprendre la hargne d'un automobiliste envers un autre parce que cet « autre » n'est, le plus souvent, qu'un con qui ne sait pas conduire. A côté de cela, je sors de ma peau d'énervement, lorsque le feu passant au vert, le crétin qui me suit se jette sur son klaxon comme un malade si je ne démarre pas dans le dixième de seconde qui suit. Et j'en passe... C'est une des raisons pour lesquelles j'aime les motos et les motards. Un motard est un copain pour un autre motard et lorsqu'on croise ce « copain » anonyme, on le salue d'un petit geste amical de la main.

Pourquoi aussi, en rue, la plupart des gens s'agitent-ils, arborant des mines renfrognées comme s'ils se baladaient avec une merde sous le nez ? Et puis... et puis, je m'habitue mal à la petitesse de cette Belgique. Au début je me connais partout, je renversais tout. J'ai dû m'habituer à évoluer plus « petitement ».

Je reste là, le nez sur mon clavier, à rêver. Oui, je vis trop en solitaire, c'est exact... Tout de même, il m'est arrivé une seule fois de sortir en boîte avec Arlette, la fille de mon proprio et avec d'autres de ses amis. Arlette est une jolie brunette « petit format » de 20 ans au corps de liane. Je pensais pouvoir la tenir dans mes bras le temps de quelques danses mais... oh surprise ! Dans un boucan infernal, propre à me crever les tympans,

tous les jeunes se déhanchaient en tous sens sans éprouver l'envie de coller leur partenaire. Dans les bars des cités africaines, les Noirs dansent aussi de cette manière, le plus souvent entre hommes et parfois même autour d'un pilier situé au milieu de la piste et couvert de miroirs. Ils s'observent eux-mêmes et parfois un autre exhibitionniste adresse un signe de connivence à un collègue qui a su prendre une attitude jugée exceptionnellement lascive.

Vers les 2 heures du matin, alors que j'étais déjà à moitié sourd et souffrais d'un mal de tête à hurler, Arlette m'avait tiré par le bras pour m'entraîner dans une autre salle plus petite où seuls les habitués, les privilégiés, me semblait-il, avaient accès.

-Viens Manu, on va en griller une.

Je lui avais répondu que je ne fumais pas mais elle m'avait rétorqué en riant :

-On va tirer sur un joint, nigaud !

J'avais refusé de « tirer sur un joint » et elle l'avait fumé avec un autre copain. Puis, elle m'avait glissé une pilule dans la main en me susurrant :

-Cela te mettra en forme, c'est de l'Ecstasy.

-Merci, pas pour moi, avais-je répondu à son grand étonnement.

Plus tard encore, Arlette, plutôt dans les vapes, s'était lovée contre moi et avec une haleine à asphyxier un putois, m'avait embrassé à pleine bouche en minaudant :

-Viens, on va dans ta voiture.

Je l'avais suivie jusqu'à ma voiture, non pour me plier à ses désirs mais pour la ramener à la maison.

Pour tout avouer, Arlette ne me déplaît pas vraiment mais son haleine de fosse à purin me donne la nausée et me pousse à fuir plutôt que... enfin, bon, à exacerber ma libido.

Depuis, elle me salue à peine d'une brève inclinaison de la tête lorsqu'on se rencontre et bien évidemment, plus jamais elle ne m'a proposé de l'accompagner en boîte.

Pourtant, j'aimerais bien, *« moi aussi, ne plus avoir l'âme en peine et marcher, deux par deux, la main dans la main et les yeux dans les yeux »*, comme le chantait la Françoise Hardy de mes grands-parents ».

La voix autoritaire de Laure me sort de ma rêverie :

-Veux-tu bien rédiger, fissa, en sept lignes d'une colonne, l'accident survenu hier : choc frontal. Un conducteur tué et l'autre guère plus vaillant. Je t'ai balancé l'info sur ton pécé.

-Oui, Laure, tout de suite.

Je m'y colle et termine mon entrefilet par : *« L'état de l'autre conducteur ne laisse aucun espoir »*, et « ziou », je l'envoie sur le pc de Laure. Elle lit, vérifie le texte d'un air dégoûté :

-Change les quatre derniers mots par quatre autres. Tu ne peux pas le condamner à mort avant qu'il ne le soit.

Je les remplace donc par : « son état est désespéré » et encore une fois « ziou », j'expédie sur son écran. Nouvelle lecture avec ce même air dégoûté et à présent, énervé en plus :

-Non, c'est du pareil au même, trouve autre chose.

J'ai l'impression qu'elle veut jouer au « chef ». Je ne réponds rien et tape les quatre mots exigés : « *ses carottes sont cuites* » et une fois de plus, un sourire intérieur bien caché, « ziou » chez Laure.

A la découverte de ma littérature, un léger sourire naît sur ses lèvres. Ben oui, si cette fille voulait sourire plus souvent elle passerait presque pour jolie, me dis-je avec rancœur et méchanceté.

-Il ne faut qu'un « r » à carotte.

-Evidemment. Je n'en ai écrit qu'un.

-Ici, sur mon écran, j'en vois deux.

Je me lève et vais constater « de visu » les deux « r ». Je n'en découvre qu'un, bien sûr !

-Ben oui, il n'y en a qu'un sur mon écran, je viens de le corriger.

Moment de suspense, puis :

-T'as cru m'avoir, Manu, mais pour cela il faudrait te lever plus tôt... Que penses-tu de : « *Les médecins réservent leur diagnostic* » ?

-Ah oui, très bien.

Je n'ose lui faire remarquer que sa phrase contient cinq mots et non quatre, comme elle l'avait demandé.

Léon appelle Laure par l'interphone. Quinze minutes plus tard elle revient et m'annonce que le patron veut me voir également.

Je pousse la porte directoriale et découvre mon oncle confortablement installé dans son grand fauteuil qui semble si bien lui convenir.

-Viens t'asseoir une minute, Manu. Comment ça va ? Pas trop chiante, Laure ?

Je hausse les épaules ;

-Non, ça va. De temps à autre elle me prend bien pour un demeuré, ce qui m'agace, mais enfin, dans l'ensemble, je ne peux pas me plaindre. Un peu froide, manque de féminité et toujours « service-service ». Mais après tout, Léon, on est là pour bosser, non ?

-Parfaitement mais pas « *après tout* », plutôt « *avant tout* ». Et à ce sujet, je voudrais te recommander de ne pas entretenir avec le personnel d'autres relations que celles professionnelles. N'oublie pas, Manu : si un jour tu devais me remplacer, celles avec qui tu aurais eu des relations intimes auraient barre sur toi. Il faut sauvegarder toute ta liberté future.

J'acquiesce bêtement.

-Et avec le reste du personnel, tu n'as pas de problèmes ?

-Non, jusqu'à présent, je ne les fréquente guère. Tu sais bien que dans ta feuille de chou, personne n'a le temps de beaucoup lambiner.

Il sourit :

-Oui, je sais, et pour en revenir à mes conseils, Manu, laisse ces filles tranquilles, il y en a assez... et de jolies... étrangères complètement à la « feuille de chou », comme tu dis. C'est aussi une des

raisons pour lesquelles je ne t'ai pas placé dans la grande salle avec toutes les filles de la rédaction.

Il sourit encore :

-Laure t'apprécie, ton travail est bon, dit-elle, intelligemment exécuté, tu es consciencieux, gentil, bref, je me dois de te féliciter et te conseiller de continuer dans cette voie. Tu tiens le bon bout... Bon, okay, retourne dans ton antre.

-Merci Léon, oui, je fais mon possible.

Je me lève et me dirige vers la porte mais avant que je l'atteigne, mon oncle me lance :

-A propos... ou plutôt, « hors propos ». Je te signale qu'il faut bien un seul « r » à carottes.

Et il éclate de rire.

« *Vieille vache, Laure !* ».

La secrétaire m'observe, mine de rien (comme celles du Borinage) mais je ne lui donne pas la satisfaction de m'entendre proférer la moindre remarque.

Le reste de la journée se passe, comme d'habitude, à peloter divers papiers et documents. Puis, vers 18 heures, je me lève, souhaite le bonsoir à Laure qui s'occupe à ranger ses affaires. Je rassemble mes habits de cosmonaute et vais enfourcher ma HONDA 1200 pour rejoindre mon coin perdu de la campagne. Route sans problème. Je profite pleinement de la splendeur de l'automne, des feuilles qui commencent à roussir sur les arbres et buissons, du soleil qui enflamme encore les nuages avant de disparaître sous l'horizon, de la tiédeur et de la poésie des couleurs. Je croise un autre motard. Nous laissons pendre notre bras